

*Iphigénie* fut brusquement retirée de l'affiche au bout de dix représentations. Maria Nardi n'avait que son talent pour la protéger. Ce n'était pas assez. Les femmes de théâtre ont ordinairement des soutiens plus sérieux.

Il serait assez difficile de dire au juste quelles influences secrètes firent tout à coup rentrer dans l'ombre ce jeune talent qui commençait à briller d'un si vif éclat. Les bruits qui coururent à cet égard furent très incertains. On fit intervenir mademoiselle R..., comédienne alors fort à la mode, qui était la maîtresse de l'administrateur général de la Comédie-Française et que le succès de Maria Nardi avait rendue folle de colère. On alla même jusqu'à mettre en cause un des vicaires de Saint-Roch avec lequel mademoiselle R..., dont l'âge mûr commençait à arriver, entretenait de pieuses relations et qui était en même temps le

confesseur de la femme de l'administrateur général et l'ami du Père Vérat.

Bref, Maria cessa de jouer et le bruit qui s'était fait autour de son nom s'éteignit rapidement dans le tapage d'autres renommées qui surgirent à cette époque.

Deux jours après la scène inattendue qui l'avait tout à coup rejeté sous la domination de Mercédès, André Vigneras partit avec sa femme pour la Belgique et la Hollande. Il y resta deux mois.

Il était revenu depuis quelque temps déjà, lorsqu'il rencontra Campredon. C'était au Louvre, par une belle journée d'hiver, dans la salle des Rubens.

Campredon se montra très froid et très réservé, contre son ordinaire. André Vigneras était gêné. Ils causèrent de choses et d'autres du bout des lèvres, échangeant des paroles plutôt que des pensées et gardant au fond du cœur le sujet brûlant qu'ils ne voulaient pas aborder.

André demandait des nouvelles de Paris.

— Vous voulez savoir ce qui se passe à Paris, dit Campredon un peu froid et railleur, mon Dieu ! pas grand'chose.... Ah ! si, à propos, vous avez connu la petite Vierge ?

— La petite Vierge ?

— Oui, Maria Nardi. C'est ainsi que nous l'appelions depuis que le vieux Franck Hesper l'avait baptisée de ce nom.

— Elle est toujours au Théâtre-Français ?

— Non.... elle est très malade en ce moment; on désespère de la sauver.

Campredon avait dit ces paroles avec une indifférence affectée sous laquelle il était facile de deviner beaucoup de tristesse et d'amertume.

Vignerass pâlit. Ses regards errèrent sur les toiles que le soleil rendait éblouissantes, sur les croupes nues des naïades, sur les flots glauques de la mer, mais il ne voyait rien et une sorte de voile était tombé sur ses yeux.

— Comment cela est-il arrivé? Quelle maladie a-t-elle? demanda-t-il enfin sans oser regarder Campredon.

— Elle avait quitté, sur mon conseil, la Comédie-Française où jamais on ne lui aurait donné de rôles et elle devait débiter dans un drame, à la Porte-Saint-Martin. En sortant d'une répétition, elle prit un refroidissement, elle s'est mise à tousser. Il n'en faut pas davantage. Maria était très délicate. Un rien suffit pour tuer ces natures-là.

— Vous allez la voir quelquefois?

— Tous les jours.

Vignerass baissa la tête, il semblait réfléchir. Il était tourmenté d'une idée qu'il n'osait exprimer.

— Et vous croyez vraiment que la maladie est grave? reprit-il après avoir marché quelques instants, silencieux, aux côtés de Campredon.

— Le médecin la croit perdue. Mais un miracle est toujours possible.

— Sa mère serait peut-être heureuse d'avoir un souvenir d'elle... son portrait... si vous vouliez leur en parler. Je serais tout disposé à leur être agréable.

Campredon serra la main de Vignerass.

— Merci, lui dit-il, je reconnais là votre bon cœur. Merci, pour cette pauvre femme, merci aussi pour Maria. Si elle doit nous quitter, la pauvre petite, je crois qu'elle sera heureuse de voir, avant de mourir, que vous ne l'avez pas oubliée.

Il fut convenu que Vignerass viendrait prendre son ami le lendemain matin et qu'ils iraient ensemble rue Monsigny où demeuraient Maria et sa mère.

André revint seul. Il se sentait la tête vide, incapable d'une pensée. Il avait seulement devant les yeux une image fixe : Maria dans sa chlamyde grecque, avec un grand reflet rose répandu sur elle.

## VI

La transformation de Mercédès avait duré peu de temps : quelques jours à peine et une seule nuit.

Lorsqu'elle eut franchi la frontière avec André, lorsqu'elle vit loin derrière elle le danger qui un instant l'avait fait frissonner, elle reprit ses habitudes de cloître, sa réserve de religieuse ; elle fut en proie de nouveau à cette terreur superstitieuse qui anéantissait tout son être.

Alors André s'aperçut qu'une fois encore il avait été la dupe de cette femme, la victime de l'amour ancien qui sommeillait au fond de son cœur.

Il fut pris d'une tristesse profonde, d'un découragement absolu. Il était dans cette disposition d'esprit lorsqu'il revint à Paris.

Mercédès semblait très calme. Elle ne lui parla plus de Maria Nardi ; elle ne lui demanda aucune promesse pour l'avenir. Elle savait sans doute

qu'elle n'avait plus rien à craindre d'une rivale dont la volonté de la Providence allait bientôt la débarrasser.

Après avoir quitté Campredon, Vignerac reprit lentement le chemin du boulevard Malesherbes où il demeurerait. Sans trop se rendre compte de la route qu'il avait suivie, il se trouva tout à coup rue Monsigny.

Alors, il parut se réveiller en sursaut; il s'arrêta brusquement et ses yeux allèrent chercher une croisée au troisième étage d'une maison de modeste apparence.

Il contempla longtemps cette fenêtre. Puis ses regards s'abaissèrent vers la petite boutique peinte en vert foncé où Maria avait grandi.

La porte de cette boutique était ouverte. Il n'y avait pas de fleurs à l'étalage. Seul, un gros bouquet de roses blanches noircissait dans un vase dont l'eau n'avait pas été renouvelée depuis longtemps. Des plantes vertes tapissaient le fond du petit magasin, sur trois gradins. Leur feuillage pendait pâle et décoloré le long des tiges. Les caoutchoucs avaient perdu leur lustre sous l'épaisse couche de poussière qui les couvrait. Les dentelles des palmiers étaient jaunies. Un beau dracena gisait sur le sol, son pot brisé, et la terre répandue. Il avait été heurté précipitamment et on n'avait pas eu le temps de le ramasser. Ce petit coin que Maria savait arranger avec tant de goût

et où elle aimait à vivre dans les fleurs et dans la verdure, offrait l'image de la désolation. On eût dit que la mort qui régnait en haut avait passé par là et avait frôlé de l'aile ces pauvres plantes.

André traversa la rue. Il resta un instant le visage collé aux vitres, regardant cette désolation. Il reconnut la chaise de paille sur laquelle il s'était assis, lorsqu'il était venu, avec Campredon, demander à Maria de poser pour la tête de la Vierge.

Il se remit à marcher lentement, le cœur plein d'un trouble profond. Il éprouvait plus que de la tristesse, presque du remords. Il lui semblait que s'il était resté à Paris, s'il ne l'avait pas abandonnée, s'il l'avait protégée, Maria n'aurait pas été frappée de ce coup de foudre.

Il mit longtemps pour revenir chez lui. Quand il arriva, la nuit était complète. Une petite lumière allumée dans un coin de son atelier en marquait le vide attristant. Depuis longtemps, André n'avait pas travaillé. Les chevalets étaient poussés dans un coin, les rares études que Mercédès avait bien voulu tolérer erraient sur les murs qui paraissaient trop grands. Il faisait froid et noir dans ce vaste atelier.

Mercédès était allée à un sermon qu'on prêchait à Saint-Philippe du Roule ; elle n'était pas encore rentrée.

André s'assit près de la fenêtre, regardant distraitement les voitures qui roulaient sur le boulev-

vard. Il se sentait horriblement seul, sans une espérance à laquelle il pût se rattacher. Jamais il n'avait été envahi par une si profonde tristesse. Tous les ressorts de son être étaient brisés. Le travail lui faisait horreur. Il ne pouvait supporter l'idée de fixer sa pensée sur un sujet. D'ailleurs il trouvait tous les sujets insipides. Qu'étaient ces froides reproductions auprès de la réalité ? Que pouvaient les efforts de l'art pour égaler ces drames poignants que sa destinée se chargeait de créer ?

Qu'allait-il faire maintenant ? qu'allait-il devenir ? Il ne s'était pas encore rendu compte de la puissance de ce lien qu'il avait si légèrement rompu et que la mort allait anéantir à jamais. Oh ! si elle avait vécu, comme il aurait couru près d'elle, comme il aurait été se jeter dans ses bras, la suppliant de l'aimer, de le sauver, de l'arracher à cette vie absurde où se consumaient toutes ses forces et tout son talent ! Mais il n'y fallait pas songer. A cette heure même, Maria rendait peut-être le dernier soupir et il allait se retrouver seul, plus seul que jamais, sans intérêt dans la vie, sans passion dans le cœur, en face d'une femme qui ne savait ni le comprendre ni l'aimer.

Et il sentait grandir dans son âme une sourde colère, une haine vive contre cette femme !

La porte s'ouvrit doucement et Mercédès parut. Elle marcha si légèrement sur le tapis qu'il ne l'entendit pas venir.

Elle lui posa la main sur l'épaule et s'excusa d'être en retard. Par une contradiction singulière, Mercédès paraissait presque gaie ce soir-là. André remarqua cette gaieté inaccoutumée. Il se douta aussitôt que Maria était morte et son aversion pour Mercédès devint encore plus puissante.

Il lui adressa à peine la parole. Vers la fin du dîner, qui fut glacial, le domestique apporta une note qui était en souffrance depuis longtemps et qui avait été présentée plusieurs fois pendant leur absence.

Cette note s'élevait à un chiffre assez important. André alla chercher de l'argent dans un petit secrétaire placé dans son atelier. Il s'aperçut alors, pour la première fois, que ce secrétaire était presque vide.

Une réflexion, qu'il n'avait pas encore faite, le frappa aussitôt. Depuis longtemps il ne travaillait plus. Ils avaient vécu avec l'argent que lui avait rapporté la vente de la *Sainte-Famille*. S'il ne se mettait pas bientôt et courageusement au travail, la misère allait venir. Il fut tout étourdi de cette découverte, à laquelle il ne s'attendait pas, et pendant quelque temps il resta comme hébété, oubliant Maria Nardi. Il fallait recommencer la lutte pour la vie, et cette nécessité s'imposait au moment même où il était envahi par un plus profond dégoût du travail.

Le soir, après le dîner, madame de Coromera

vint les voir. La pauvre femme était bien changée. Elle était vieillie, attristée. Les épreuves qu'elle avait subies au moment où la vocation de Mercédès s'était tout à coup révélée avaient mis sur son front le sceau d'une vieillesse précoce. Le tête-à-tête continuel dans lequel elle vivait avec M. de Coromera depuis le mariage de Mercédès lui avait ôté toute sa gaité d'oiseau. La vieille Aspasia était morte et ainsi s'était rompu le dernier lien qui la rattachait à son ancienne vie heureuse et insouciantes des colonies. Elle se trouvait maintenant plus seule que jamais. Pour la première fois, des images funèbres s'étaient présentées à son esprit et elle en avait été vivement frappée. Elle avait peur de la mort, peur du diable. Les sermons répétés du Père Véral avaient fini par pénétrer dans sa tête légère. Par désœuvrement et par crainte, elle s'était mise aussi au régime d'une dévotion outrée qui avait pour base unique une appréhension excessive de l'enfer. Inutile d'ajouter qu'elle déraisonnait sur la religion comme sur toutes choses.

Elle était venue prévenir Mercédès qu'un sermon de charité serait prêché le lendemain à Saint-Sulpice. Son père désirait qu'elle y assistât. Il fut convenu que Mercédès irait déjeuner chez ses parents et qu'ensuite elle se rendrait avec eux à l'église.

André avait pris un livre et il lisait près de la cheminée pendant qu'elles causaient à voix basse.

— A propos, mon cher, dit tout à coup madame de Coromera en s'adressant à lui, savez-vous qui j'ai rencontré hier? Mon ancienne amie, madame Brodska, une polonaise; oui..., il y a deux ans que je ne l'avais vue. Cela m'a fait plaisir. Elle vient s'installer à Paris... colossalement riche, mon cher, elle m'a dit qu'elle avait envie de faire faire son portrait par vous; elle viendra vous voir un de ces jours.

André profita de sa liberté pour aller déjeuner le lendemain chez Campredon. Ils se rendirent ensuite rue Monsigny. Lorsqu'ils s'engagèrent dans l'étroit escalier qui conduisait à l'appartement de Maria Nardi, André sentit une vive émotion. Maria était-elle encore vivante? Le reconnaîtrait-elle? Comment l'aborderait-il, et quelles paroles allait-il lui adresser?

Cette pénible angoisse se changea bientôt en une déception. Madame Nardi leur ouvrit et leur dit, toute en larmes, que la pauvre Maria était mal, très mal, et qu'elle ne pourrait pas les recevoir. André descendit l'escalier lentement, le front courbé, appuyé fortement à la rampe.

Il quitta Campredon et battit encore le pavé toute la journée, ne sachant où aller. La pluie vint à tomber; il se réfugia dans un passage. La foule le froissait, le bousculait; des parapluies pleins

d'eau lui arrivaient dans la figure, les pointes en avant. Ce passage avait un aspect sale et navrant. Il en sortit. Comme il était légèrement vêtu, le froid le saisit. Il pensa alors à Maria Nardi et se dit que c'était ainsi qu'elle avait pris la maladie qui la tuait. Il songea qu'il serait bien heureux si pareille chose pouvait lui arriver. Mais il était robuste, malheureusement.

Il se promena un instant devant le café des Variétés, regardant les consommateurs ramassés dans un étroit espace sous l'auvent en toile que l'eau commençait à percer. On voyait çà et là, au milieu de bonnes figures bourgeoises, les faces rasées de quelques comédiens. Des visages plâtrés apparaissaient aussi, avec de grands yeux qui semblaient demander à manger. Et, en même temps, une odeur fine, pénétrante, délicieuse voltigeait dans l'air : l'odeur de l'absinthe frappée à petits coups par un filet d'eau glacée.

André s'entendit appeler. Il regarda ces têtes serrées les unes contre les autres dans l'entassement des tables. Il en distingua une plus pâle avec de longs cheveux noirs plaqués sous un chapeau grassex et une barbe qui semblait dévorée par places, comme une fourrure usée.

Il contempla un instant ce triste visage, et, sortant de sa rêverie, il essaya de rappeler sa pensée absente. Un effort de mémoire lui fit reconnaître l'individu qui lui faisait signe.

— Désiré Landry! dit-il étonné, en s'approchant.

— Ah! tu me reconnais, ce n'est pas malheureux! Viens ici, vieux fils! dit le singulier personnage en avançant entre les épaules de deux consommateurs une longue main maigre aux ongles noirs.

André se fraya un passage avec peine entre les rangs serrés des chaises et arriva jusqu'à Landry.

— Tu viens à propos, j'avais envie d'une seconde absinthe. Assieds-toi là. Tu n'es pas fier, je vois ça avec plaisir, et tu reconnais les vieux camarades.

— Qu'es-tu devenu? dit André en prenant place sur une chaise que le bohème avait ménagée devant lui pour reposer un de ses pieds.

— Ce que je deviens? pas grand'chose. Je ne suis pas comme toi, un veinard. Voyons, que prends-tu?

Et comme André hésitait :

— Garçon, deux absinthes! cria Landry.

— Ce que je deviens, reprit-il, tiens, je vais te dire ça en deux mots. J'ai lâché la peinture... Oui, ça n'a pas duré longtemps. Je n'avais pas la bosse de la couleur : je voyais faux. Je me suis mis dans la littérature. J'ai écrit à droite, à gauche. Maintenant je suis gérant d'un journal : *le Deux-Décembre*.

— Une bonne place?

— Peuh! ça vous nourrit bien juste... Et puis, il y a les accidents.

— Ah!

— Oui, de temps en temps on va passer une semaine ou deux à Pélagie. Bah! une misère! seulement l'absinthe y est mauvaise. Ici elle est très bonne.

Et levant la carafe d'une main tremblotante, il fit tomber dans son verre un filet d'eau. En même temps ses yeux s'écarquillaient et il ouvrait les narines pour aspirer le parfum qui s'élevait au-dessus du verre.

André l'imita et but une gorgée.

— N'est-ce pas qu'elle est fameuse? reprit Landry. Quel bouquet, hein! et quelle couleur! c'est vert, c'est doré... du printemps en fusion!

Il avala d'un coup la moitié de son verre.

— Tu sais, poursuivit-il à voix basse, en jetant autour de lui un regard circulaire, il faudra te méfier ici.

— Pourquoi?

— Il y a des mouchards.

Et tendant à André sa main moite, nerveuse :

— Tiens! je suis content de te voir, tu n'es pas fier, toi! Il y en a tant, des anciens, qui ne me saluent pas quand ils me rencontrent, et des vieux de la vieille, tu sais, des rapins de l'atelier Dave-net. Non, parce que j'ai un peu de sans-gêne dans ma toilette, ces messieurs me méprisent. Mais toi,

tu n'es pas comme ça, tu es un bon garçon. A propos, on m'a dit que tu étais marié... Mon compliment. Tu es bien mis, toi, tu as l'air d'avoir le sac. Je suis sûr que tu n'as pas trimé tant que moi... Me suis-je donné du mal pour crever de faim!... Bah! à ta santé!

Il but encore un grand coup.

— Tu n'as pas remarqué? dit-il avec une mine effarée en baissant de nouveau la voix.

— Quoi donc?

— Ils me surveillent.

André le regarda avec un mélange de dégoût et de pitié. Il était évident que cet homme était gris et déraisonnait.

— Oui, que veux-tu? reprit-il d'une voix pâteuse, je suis bonapartiste, moi! je ne peux pas oublier que c'est l'empereur qui a décoré mon vieux grand-père sur le champ de bataille!

Une larme parut dans ses yeux brûlés et rougis.

Il resta un instant pensif, regardant d'un air hébété son verre à moitié vide.

— Ce que j'aime dans cette sacrée machine-là, continua-t-il en mettant le doigt sur le haut du verre, c'est que ça pousse à la contemplation. Je suis contemplatif, moi! Seulement, je voudrais boire ça dans le silence. On fait ici un tapage infernal. Entends-tu ces omnibus? On dirait le tonnerre.

Tout en prêtant une oreille distraite aux divagations de ce fou, André avait vidé son verre.

Il sentait peu à peu un engourdissement étrange gagner ses membres et montrer lentement à son cerveau. C'était la première fois qu'il goûtait à l'absinthe. Le poison agissait avec violence sur ses nerfs déjà secoués par tant d'émotions. Mais le trouble qu'il éprouvait n'était pas sans charme. Seulement, comme le disait Landry, on faisait trop de tapage autour d'eux. Cette singulière ivresse de l'absinthe décuple tous les bruits. Le roulement des voitures lui brisait le tympan.

Un consommateur ayant frappé sur une table en fer pour appeler le garçon, André se retourna vivement avec la sensation d'une réelle souffrance.

— Quel sacré temps! dit Landry en regardant passer sur le boulevard les dômes des parapluies sur lesquels le gaz jetait un reflet luisant. Moi, vois-tu, je me fiche de tout, mais le mauvais temps m'embête. Ça m'empêche d'être contemplatif. Où donc veux-tu qu'on aille se fourrer par un déluge comme celui-là?... Tu es bien logé, toi?

— Mais oui, assez bien.

— Tu es heureux. Et tu as une grande cheminée, n'est-ce pas? ou un bon poêle dans ton atelier?

— Oui, une grande cheminée.

— Sacrédié! ça doit être bon tout de même, le

coin du feu!.. avec une petite femme à soi... des marmots... Tu as des enfants?

— Non.

— Enfin, qu'importe, ça viendra. Moi, je suis tout seul... Bah! on ne fait pas sa vie comme on veut... Voilà ma vieille amie, à moi.

Et prenant son verre, il but avec un religieux respect, comme s'il eût donné un baiser à ce poison qui mettait une gaze verte devant les tristes réalités de la vie.

— Tu aimes ta femme? Moi, aussi, j'ai aimé autrefois, il y a bien longtemps... Mais, vois-tu, ça ne vaut pas le chagrin que ça fait... Tu vas diner? ajouta-t-il en voyant André se lever.

En même temps il lui adressa un regard d'angoisse que Vigneras comprit.

— Tu es ici tous les soirs? demanda André.

— Oui, tous les soirs, quand je n'ai pas de désagrément... tu comprends? Viens me trouver quelquefois, nous n'avons pas eu le temps de causer ce soir. Je voudrais voir ce que tu fais. Il paraît que tu as un fameux talent. Tu sais, j'aime toujours la peinture, moi.

— Je n'ai rien en ce moment dans mon atelier.

— Ce sera pour plus tard, dit le pauvre diable, qui crut comprendre que sa demande était indiscrette.

André jeta une pièce d'argent sur la table.

— Attends! attends! dit Landry.

Et appelant un garçon :

— Une autre absinthe ! dit-il... Allons, au revoir, mon vieux, viens me voir de temps en temps... Tu me trouveras toujours ici de quatre à six. Mais viens plutôt dans les environs de quatre heures, parce qu'après je me recueille.

André mit une pièce de vingt francs dans la poignée de main qu'il échangea avec Désiré Landry.

— Ah ! tu es bon garçon, toi, dit le bohème avec attendrissement. Tu sais, si tu veux une réclame dans le *Deux-Décembre*, ne te gêne pas. Ils me doivent bien ça.

## VIII

Le lendemain, de bonne heure, André courut encore rue Monsigny. Dès qu'il eut tourné le coin de la rue Neuve-Saint-Augustin, il reçut un coup au cœur. Le petit magasin de fleurs était fermé et un carré de papier blanc se détachait sur la devanture vert sombre. Il s'approcha, la tête perdue, les yeux troubles et lut sur le papier ces mots formés par une grosse écriture tremblante :

*Fermé pour cause de décès.*

Il s'informa auprès d'une concierge voisine. Maria était morte la veille, dans la journée, et l'enterrement était pour midi.

Il revint bien avant midi. Comme il était en avance, il fit le tour par la rue Neuve-des-Petits-Champs. Arrivé au coin du Théâtre-Italien, il s'arrêta. Il sentit qu'il ne pourrait pas aller plus avant.

Ses jambes fléchissaient sous lui ; une douleur noire l'accablait.

En face, la rue était presque déserte. Une marchande des quatre saisons poussait sa charrette. Elle fit halte un instant devant la porte étroite, garnie de draperies blanches, d'où s'échappait la faible lueur des cierges glissant sur le pavé humide. Puis elle se remit en route. Mais avec ce respect de la mort qui est si profond à Paris, elle attendit qu'elle eût tourné le coin pour recommencer à crier ses légumes.

Au bout de dix minutes, le corbillard arriva, trainé par deux chevaux blancs : un corbillard très simple, avec une petite frange d'argent autour de la corniche noire. Le cocher descendit de son siège et fuma une pipe en se promenant le long du trottoir. Cette attente parut à André d'une longueur insupportable. Une pluie fine se mit à tomber et augmenta encore la tristesse de la rue déserte, qui fut comme voilée d'une buée grise.

Bientôt quelques personnes parurent sur le trottoir devant lequel stationnait le corbillard. André crut qu'on arrivait pour l'enterrement. Mais non ; c'étaient des comédiens qui se rendaient à une répétition, aux Bouffes. De petites femmes coutraient le long des maisons, enveloppées de grands waterproofs. Elles passaient devant les draperies blanches en faisant un signe de croix, hâtant le pas pour ne pas être à l'amende et ignorant que

c'était une des leurs, la plus pure et la plus charmante, qui reposait là sous la lumière douce des cierges. Deux ou trois comédiens, vêtus de macfarlanes usés, arrivèrent en marchant d'un pas allongé. L'un deux, un comique, s'arrêta brusquement devant l'avis collé sur le magasin. Il prit un air navré et rappela à ses camarades le nom de Maria Nardi; puis ils disparurent sous la petite porte des coulisses des Bouffes.

Tout à coup un mouvement se fit devant la maison où Maria était morte. Plusieurs personnes parurent sur le trottoir. C'étaient quelques camarades du Conservatoire et l'ancien professeur de Maria, dans sa tenue correcte de comédien retiré, avec des favoris soigneusement entretenus et le ruban rouge à la boutonnière.

Dans ce groupe, André reconnut Campredon, tête nue, silencieux, l'air accablé. Quelques instants s'écoulèrent. Le maître des cérémonies parut, donna ses ordres, puis le léger cercueil fut hissé sur le corbillard. Il disparaissait sous les fleurs. La malheureuse mère avait voulu parer la mort de Maria comme elle avait fêté ses débuts. Une énorme couronne de roses blanches avait été donnée par Campredon.

Le triste cortège se mit en marche. La pluie redoublait et les chevaux allaient lentement sur le pavé gluant. Une dizaine de personnes tout au plus suivaient la petite morte. La Comédie-Fran-

çaise était pauvrement représentée : trois comédiens et deux actrices, parmi lesquelles l'aimable femme qui avait pris Maria sous sa protection. Madame Nardi était dans l'unique voiture de deuil avec une de ses compatriotes qu'elle avait retrouvée à Paris et toutes deux pleuraient et se lamentaient dans le langage de leur pays.

Lorsque les chevaux blancs tournèrent le coin du Théâtre-Italien, André ne put rester maître de lui. Un flot de larmes remplit ses yeux et en même temps il lui sembla que sa tête se brisait dans un douloureux cercle de fer. Il restait immobile, n'ayant pas la force de se joindre à ce petit groupe qui passait lentement devant lui. Le pas des chevaux résonnait dans son cœur ; il lui semblait que cette voiture de mort emportait la moitié de lui-même.

Il la suivit quelques instants des yeux avec une angoisse affreuse. Puis les larmes obscurcirent ses regards, il ne vit plus rien et, s'appuyant au mur, il donna un libre cours à sa douleur.

Combien de temps resta-t-il à cette place ? Lui-même n'en sut jamais rien. Il s'abandonnait à toute la vivacité de ses sentiments, s'inquiétant peu des gens qui passaient et qui regardaient avec étonnement ce grand jeune homme pleurant comme un enfant.

Il était tout mouillé, transi de froid. Il se redressa enfin et traversa la rue Monsigny. Il s'arrêta encore

devant la porte où le corps de la petite Vierge avait fait sa dernière station avant de partir pour l'horrible boue du cimetière.

Il se remit à marcher, allant droit devant lui, au hasard, indifférent à tout, n'ayant qu'une idée : c'est qu'il serait bien heureux si le ciel pouvait tomber sur lui et l'écraser.

En passant au bout de l'avenue de l'Opéra, il vit du monde attroupé devant le magasin de Goupil. Il s'approcha. Par un hasard singulier, le tableau exposé était précisément cette jolie étude de Vestale antique qu'il avait faite d'après Maria Nardi. Il s'avança vivement, dévorant des yeux cette toile où il retrouvait tant de chers et poignants souvenirs.

— C'est cette pauvre petite Maria Nardi qui était aux Français et qui est morte hier, dit une dame à côté de lui.

Il se retourna et regarda cette dame avec une si étrange attention qu'elle s'éloigna un peu troublée. Il avait eu plaisir à entendre quelqu'un prononcer le nom de Maria Nardi. Il aurait voulu parler d'elle avec cette inconnue qui avait rappelé son nom d'un ton de sympathie et de regret.

Pendant près d'une demi-heure, il marcha au hasard dans Paris, le cœur gros à étouffer, les yeux obscurcis de larmes. Puis, une idée subite lui vint. Il gagna la gare Saint-Lazare et remonta la rue d'Amsterdam. Il arriva au cimetière Mont-

martre au moment où le jour baissait. Il savait que c'était là que Maria devait reposer. Il alla trouver le gardien et lui demanda de le mener à la tombe fraîchement creusée où dormait Maria Nardi. L'homme fit quelques difficultés parce qu'il était tard et qu'on allait fermer le cimetière. André lui mit une pièce d'or dans la main et il consentit enfin à guider le jeune peintre dans le dédale de ce champ de mort.

Il parcourut ces allées étroites peuplées de tombeaux auxquels un souvenir banal avait accroché des couronnes ornées de devises. Puis, çà et là, près d'un tertre où une petite fleur venait d'être soigneusement plantée, une femme en deuil était prosternée, ployée en deux par la douleur — ou bien un homme, grave et sérieux, les mains serrées l'une contre l'autre, regardait silencieusement le petit carré de terre où toute sa vie s'était effondrée.

Au bout du cimetière, sur un plateau d'où on découvrait une partie de Paris noyé dans la brume du soir, une tombe très modeste s'élevait avec une grille en fer autour d'un amas de terre fraîchement remuée. Toutes les fleurs qui avaient reposé sur le cercueil de Maria étaient jetées là, en désordre.

André s'approcha lentement et contempla longtemps cet étroit espace, tandis que le parfum des roses rafraîchies par la pluie montait lentement et

mettait dans cette affreuse solitude un peu de poésie embaumée.

Il restait sans idées devant cette tombe, comme stupéfié par un coup auquel il ne pouvait croire encore. Il se disait seulement que sa vie allait être désormais sans intérêt et qu'il voudrait bien dormir là sur le sein refroidi de la petite Vierge — ce sein qui était si doux et si parfumé lorsqu'il y avait appuyé sa tête quelques semaines auparavant!

Il n'avait pu la voir avant sa mort! Il n'avait pu baiser sa main ni lui dire qu'il penserait toujours à elle. Elle était partie, croyant sans doute qu'il l'avait oubliée et cette pensée avait peut-être augmenté l'amertume de ses derniers moments. Et pour qui l'avait-il abandonnée? Pour qui avait-il trahi cette tendresse souriante?

Le gardien lui toucha l'épaule.

— On va fermer, monsieur, dit-il de sa grosse voix indifférente.

André dut se retirer. Arrivé au détour d'une des ruelles du cimetière, il se retourna pour apercevoir encore la grille de fer noir qui marquait l'endroit où Maria reposait.

Puis, il n'eut plus devant les yeux que la monotonie blanche des tombes et des caveaux funèbres. Il se hâta de sortir du cimetière.

André Vigneras avait accepté de faire le portrait de madame Brodka. Il le fallait. Il n'avait pas le droit de se reposer ni de s'allanguir dans sa douleur. Les impérieuses exigences de la vie réclamaient toute son énergie.

La première séance du portrait eut lieu quinze jours environ après la mort de Maria Nardi. Madame Brodka était venue la veille dans son atelier avec madame de Coromera. Il avait été convenu qu'il commencerait le lendemain.

Madame Brodka était impatiente de voir son portrait promptement terminé et, de son côté, pour des raisons qu'il n'osait avouer, André avait non moins de hâte de se mettre au travail.

Madame Brodka était une jolie blonde de trente ans avec des yeux à fleur de tête, un teint charmant, des cheveux d'une nuance adorable,

une taille un peu courte, mais qui laissait deviner des épaules et une gorge d'une rare beauté.

Elle dit à Vigneras de venir la voir le lendemain afin de choisir la toilette dans laquelle il la ferait poser.

A deux heures donc, André se présenta chez elle. Elle habitait un fort bel appartement, boulevard Haussmann.

La femme de chambre qui le reçut lui dit que sa maîtresse n'était pas visible. Il insista et dès qu'il eut fait parvenir son nom à la jolie blonde, toutes les portes lui furent ouvertes.

Il trouva madame Brodska dans un jardin d'hiver rempli de magnifiques plantes vertes. Sous l'énorme feuille d'un palmier, une petite table avait été dressée. Madame Brodska finissait de déjeuner. Elle était assise dans un grand fauteuil en osier doré, le coude légèrement appuyé sur la table. Un gros perroquet bleu tournait lentement dans un anneau, au-dessus d'elle et elle lui envoyait, avec de jolis éclats de rire, les fins tourbillons de sa cigarette d'Orient. Un samowar en argent et un adorable petit service à thé de même métal étaient à portée de sa main. Elle était vêtue d'une sorte de grande pelisse bleu clair garnie de fourrure noire. Cette pelisse se croisait sur sa poitrine avec une échancrure au cœur qui découvrait son cou et la naissance de sa gorge. Des manches courtes et très larges laissaient apercevoir son bras nu dans le

rose de la doublure. Ce vêtement, serré à la taille par une cordelière, s'ouvrait en bas sur une jupe bordée d'or. Deux petits pieds chaussés de pantoufles à paillettes dorées se tenaient haut sur un tabouret de jonc, montrant, dans un bas de soie rose, une fine cheville qui sortait des dentelles du jupon comme d'une mousse blanche.

— Ah! bonjour, cher! dit-elle en tendant à André sa main douce et potelée. Excusez-moi, je finis à peine de déjeuner et je ne suis pas encore habillée. Voyons, asseyez-vous là près de moi.

André prit une petite chaise d'osier et se mit près de la jolie Polonaise.

— Fumez-vous? demanda-t-elle en lui tendant une boîte pleine de cigarettes.

André la remercia et alluma une cigarette.

— D'abord, mon cher peintre, je vais vous demander une chose. C'est de me faire poser ici, chez moi. J'ai un défaut : je suis horriblement paresseuse. Si vous me donniez rendez-vous à votre atelier, je serais toujours en retard, vous m'en voudriez et nous nous brouillerions peut-être, ce dont je ne me consolerais pas.

— Si vous le désirez, nous resterons ici, madame nous y serons à merveille.

— Cette lumière vous plaît-elle?

— Elle est excellente.

— Bon; voilà un premier point réglé, dit-elle en s'enfonçant dans son fauteuil avec une petite

mine sensuelle. Maintenant nous arrivons à la question épineuse. Quel costume allez-vous me donner? Je veux vous montrer mes robes... Clara!

La femme de chambre entra.

— Mon Dieu! madame, voulez-vous me permettre de vous dire mon avis, fit André.

— Certainement... certainement. Je désire me laisser entièrement guider par vous; je sais que les artistes ne font bien que ce qui les satisfait complètement. Si mes robes ne vous plaisent pas, donnez-moi une idée; je commanderai aussitôt un nouveau costume.

— En entrant ici, madame, j'ai eu une impression très vive que je voudrais essayer de rendre... Vous l'avouerez-je? Mon premier mouvement en vous apercevant n'a pas été de me dire : Mon Dieu! la jolie femme! mais : mon Dieu! le joli tableau!... Oui dans ce cadre de feuilles d'un vert si foncé, votre costume clair, vos cheveux blonds, votre carnation rose et l'éclat des accessoires qui vous entourent, tout cela forme un ravissant tableau. Je ne vous demande qu'une chose, c'est de me permettre de vous peindre comme vous êtes là.

— Comment! comme je suis?... Mais je ne suis pas habillée!

— Vous êtes délicieuse!

— Flatteur!

— Comprenez bien... Je ne veux pas seulement peindre un portrait d'après vous, je veux faire un

tableau. Et je mettrai tout : le palmier, le gros perroquet, le samowar, le service d'argent, la petite serviette grise bordée de soie cerise, la cigarette...

— Quoi ! la cigarette !

— Est-ce que cela vous choque ?

— Non pas, certes. D'abord, je vous dirai que moi, rien ne me choque. J'ai l'esprit très large. Et puis, ce sera original. Cela ne ressemblera pas à tous les portraits. C'est généralement si bête, un portrait !... Un monsieur ou une dame qui regardent les passants avec un air piteux comme s'ils étaient en pénitence... Vous ne me ferez pas trop sérieuse, vous savez. Ce n'est pas du tout dans mon caractère.

— Et puis cela me priverait du plaisir de peindre la nacre de vos dents, ce qui serait dommage.

— Vous savez, dit madame Brodska en le menaçant du doigt, si vous me faites des compliments je le dirai à votre femme.

André redevint sérieux et un nuage s'étendit sur son front.

Avec son fin regard de femme la Polonaise vit que son mot avait été malheureux.

— Voyons, voyons, reprit-elle, votre idée me plaît et je brûle de voir commencer le portrait. Est-ce que vous ne pourriez pas vous mettre à l'ouvrage aujourd'hui ?

— Les jours sont courts. Le temps d'aller chercher tout mon attirail; la nuit pourrait venir.

— Je voudrais cependant bien que vous commenciez tout de suite, dit-elle avec une impatience d'enfant gâtée. Qu'est-ce qu'il vous faut? Est-ce qu'il n'y a point un marchand de couleurs près d'ici?

— Si fait, à deux pas.

— Eh bien! voilà notre affaire. Clara! Clara!

La femme de chambre se présenta de nouveau.

— Dites à Jules de venir tout de suite.

Deux minutes après le domestique parut. Alors s'adressant à André.

— Vous seriez bien aimable, dit-elle, si vous consentiez à accompagner mon domestique chez le marchand de couleurs. Vous y choisirez tout ce dont vous avez besoin; il le rapportera et nous pourrons commencer à l'instant.

Et, sur un signe d'assentiment que fit André :

— Tenez, Jules, voici de l'argent, fit-elle.

Elle tira de sa poche un billet de mille francs tout froissé, qu'elle tendit au domestique.

Une demi-heure après, Vigneras était de retour avec un chevalet, une toile, une boîte à couleurs, des pinceaux, des crayons.

Il prépara rapidement sa toile, tandis que madame Brodska battait des mains comme une enfant, trouvant son idée très drôle.

— Voilà comme je suis, dit-elle en manière de conclusion. J'aime à faire toutes mes volontés.

Et sur cette profession de foi très féminine, le portrait fut commencé.

Vers quatre heures le jour baissa et André dut interrompre son travail.

Madame Brodska qui, pendant cette longue séance, avait été d'une sagesse remarquable, se leva vivement au moment où André reposa ses crayons et courut curieusement à la toile.

Vigneras avait fait une esquisse très légère, mais cependant très complète, à la sanguine, rehaussée d'un peu de blanc.

Ce fut une exclamation de joie :

— Mais c'est charmant! tout à fait charmant! s'écria la Polonaise, mais il n'y a plus rien à faire! Écoutez, ne touchez plus à ce dessin; je le veux tel qu'il est.

— Pourtant, madame...

— Ne répondez pas. Vous avez fait un chef-d'œuvre... je m'en empare, c'est mon droit.

— Mais le portrait...

— Le portrait? nous le commencerons demain, voilà tout. Ceci est une épreuve avant la lettre. Voyons, vous ne pouvez pas me refuser la première chose que je vous demande? ajouta-t-elle d'un ton câlin.

— Je suis à vos ordres, madame, dit André en souriant. Permettez-moi cependant de penser que cette esquisse est peu digne de vous.

— Je vous dis que je l'adore! s'écria la jolie enthousiaste en se mettant devant la toile, les deux mains étendues, comme pour en prendre possession. Allons, ne résistez pas, mon cher peintre, et venez vous asseoir près de moi. Pour vous récompenser, je vais vous offrir du koroff.

Un domestique enleva le samowar et le service à thé et les remplaça par un plateau chargé d'un flacon à long col et de deux verres.

Une lampe fut apportée et jeta la lumière rosée de son grand abat-jour sur la laque des feuillages.

Ils se mirent à causer. Vignerac, lorsqu'il travaillait, était silencieux et absorbé. Madame Brod-ska avait été obligée de l'imiter. Mais maintenant elle prenait sa revanche.

— Que faites-vous en ce moment? demanda-t-elle.

— Mon Dieu! je n'ai rien en train. Dans ces derniers temps je n'ai pas eu beaucoup de cœur au travail, ajouta-t-il avec un soupir.

— Ah!

Elle jeta sur lui un regard un peu étonné et curieux.

— Mercédès n'aime guère la peinture, je crois ; elle ne vous stimule pas assez.

Et après une petite pause :

— Je l'ai trouvée un peu changée, Mercédès... Est-ce que?...

Elle compléta sa pensée d'un sourire.

— Non, non, dit André, rien de semblable.

— Ah ! alors, c'est autre chose. Elle est toujours aussi lancée dans la dévotion ?

— Toujours.

— C'est singulier. Elle était si gentille, si vive quand elle était petite. On n'aurait jamais pensé que ses idées tourneraient ainsi.

— Vous connaissez depuis longtemps madame de Coromera et Mercédès ?

— Mais depuis dix ans, au moins. J'ai trente ans, mon cher... Oh ! vous allez me dire que je ne les parais pas, c'est prévu. Je vous avertis que je n'aime pas les compliments fades... J'ai horreur de ce qui est fade... A propos, voulez-vous un peu de koroff ?

Elle remplit le verre d'André d'une liqueur blanche et laiteuse et en mit quelques gouttes dans son propre verre.

André but la liqueur russe ; mais il lui fallut tout son courage pour ne pas reposer son verre en sentant cette saveur âcre et étrange le saisir à la gorge.

— En effet, dit-il, ceci ne peut passer pour une fadeur.

— Vous n'avez jamais bu le koroff?

— Jamais.

— C'est bizarre, n'est-ce pas? La première fois on trouve ça horrible; et puis après on se prend d'une véritable passion pour cette liqueur. Vous verrez... Que disions-nous donc? Ah! oui, Mercédès... Dans quels termes êtes-vous avec M. de Coromera.

— Je ne vais jamais le voir et il ne met jamais le pied chez moi. C'est vous dire que nous sommes en aussi bons termes que possible.

— Vous connaissez son histoire?

— Quelle histoire?

— Celle de M. de Coromera. Au fait, non, vous ne devez pas savoir cela, car je crois que c'est peu connu. Je l'ai appris tout à fait par hasard, à Madrid, d'un de ses anciens amis de Cuba. Il paraît que ce saint homme a eu une jeunesse fort gaillarde. Il y a même un drame dans sa vie. Oui, un soir, dans les jardins de Havane, il a poignardé un homme qui était le mari de la femme qu'il aimait... Rien que cela, mon cher. Mais peu de temps après il s'est converti. Un moine espagnol lui conseilla de se marier et de vouer à Dieu le premier enfant qu'il aurait. Un an après il épousait sa femme, à la Nouvelle-Orléans je crois, et, dix mois plus tard, il avait une petite fille qui est Mer-

cédès. La pauvre enfant a été aussitôt prise et façonnée en vue de la destinée qui lui était réservée. Elle devait se faire religieuse en expiation du crime commis par son père. Vous êtes apparu; la vocation religieuse a été jetée par-dessus les moulins... N'importe, dit madame Brodska en secouant sa tête blonde, chacun a sa destinée, et je parierais bien que Mercédès mourra sous le voile d'une nonne... Ah! mon Dieu! que je suis folle de vous dire cela!... Vous l'aimez peut-être?

En quelques mots, la Polonaise avait jeté une vive lumière sur l'étrange caractère de M. de Coromera et sur l'origine de cette vocation qu'il avait imposée à Mercédès avec une si formidable volonté.

Maintenant encore il était évident que cet homme poursuivait son idée fixe, avec la complicité du prêtre à l'esprit souple et habile qui le conseillait.

Mercédès avait été détournée de sa voie par une courte révolte de son cœur et de ses sens. Mais depuis qu'elle était mariée, tout avait été mis en œuvre pour la reprendre et, comme le disait madame Brodska, il était certain qu'elle mourrait religieuse et que le vœu de son père serait accompli.

Seulement André n'avait plus, comme autrefois, la volonté de lutter, l'ardent désir d'arracher sa femme à la destinée qui lui était faite.

— Non, je ne l'aime plus, dit-il en répondant avec beaucoup de tristesse, mais avec une entière franchise, à l'interrogation de madame Brodska.

— Alors, reprit la Polonaise, je ne me repens pas de ce que je vous ai dit. Vous êtes fixé maintenant.

Cette petite femme aimable et sémillante invitait à la confiance. Au surplus, André n'avait pas une nature taciturne et réservée. Il était plein d'expansion et ses chagrins l'étouffaient.

Il se laissa donc aller à quelques confidences et mit la Polonaise au courant de ce qui s'était passé entre Mercédès et lui depuis qu'il l'avait rencontrée sur la plage d'Étretat. Il crut nécessaire cependant d'atténuer certains détails et il se garda bien de parler de Maria Nardi.

— Vous avez dû bien souffrir, pauvre garçon, dit madame Brodska avec un air compatissant qui, pendant un instant, donna à son visage une expression sérieuse.

— Oui, car je l'ai beaucoup aimée, et il n'y a pas longtemps que j'ai perdu ma dernière illusion.

Il y eut un instant de silence.

Le perroquet, qui voulait s'endormir et que le bruit de la conversation agaçait, tournait dans son anneau en criant et mordillait avec rage la chaîne attachée à sa patte.

Madame Brodska n'aimait pas à s'appesantir sur les sujets tristes. Elle reprit gaiement l'entretien :

— Venez me voir souvent, dit-elle en tendant au peintre sa main blanche. Je n'ai pas la prétention de vous consoler. Mais, vous verrez, j'ai un bon caractère et on ne s'ennuie généralement pas près de moi.

— Je vous l'ai prouvé, madame, en abusant de vos instants avec une rare indiscretion, dit André un peu confus en songeant qu'il était près de sept heures.

— Non, du tout, j'ai eu beaucoup de plaisir à causer avec vous. Si j'avais eu quelque chose à faire, je vous l'aurais dit. Je suis très franche. On ne doit pas se gêner avec ses amis... et vous voulez bien être mon ami, n'est-ce pas?

Elle lui tendit de nouveau sa main, qu'André garda dans les siennes et dont il caressa un instant le satin délicat.

Il fut convenu qu'il reviendrait le lendemain, à la même heure, et que, cette fois, il commencerait sérieusement le portrait.

En retournant chez lui d'un pas hâtif, Vignerass dit que cette journée avait été bien courte. Il était ravi de la grâce et de l'amabilité de madame Brodska, très heureux de faire ce tableau pittoresque au milieu duquel devait rayonner la beauté blonde de la séduisante Polonaise.

## XI

Madame Brodska, elle aussi, était enchantée de l'idée d'André. Elle eut été fatiguée de poser en grande toilette, sanglée dans un corset, avec l'obligation de se faire coiffer chaque jour.

De cette façon il pouvait arriver quand il lui plairait, le matin ou après déjeuner; elle était toujours prête.

Il vint plusieurs fois avant midi, afin de gagner du temps et de profiter de la belle lumière du matin. Madame Brodska sautait à bas du lit, mettait son peignoir bleu de ciel et accourait poser ainsi, encore toute rose de la chaleur de l'édredon, un peu ébouriffée, mais toujours charmante, sans corset, ce que, d'ailleurs, l'œil le plus fin était bien incapable de deviner.

Quelquefois, lorsque Mercédès faisait à Saint-Sulpice de grandes dévotions qui duraient toute la journée, madame Brodska le retenait à déjeuner.

La chère était exquise et Vignerac n'était pas insensible aux gâteries qu'on lui prodiguait dans cette aimable maison. Chez lui, le repas existait à peine. Mercédès avait bien autre chose à faire que de s'occuper des détails vulgaires du ménage ! Puis, elle trouvait qu'il était bon de mortifier sa chair et elle forçait André à partager ses pénitences. Enfin, ce maigre ordinaire était encore entrecoupé par les jours de privations sérieuses, le vendredi, le samedi, les Quatre-Temps, la veille des grandes fêtes.

Chez madame Brodska, au contraire, la mortification était inconnue. Elle était la plus ravissante des épicuriennes, et André aimait naturellement beaucoup mieux cette vie toujours souriante que l'existence maussade qui lui était faite chez lui.

Un jour, après le déjeuner, ils paressèrent un peu plus longtemps que de coutume dans le boudoir Louis XV de madame Brodska. Elle lui avait versé assez généreusement le koroff et André sentait des effluves chaudes lui brûler les tempes.

Tout à coup elle lui dit :

— A propos, je ne vous ai pas encore montré ma chambre. Il faut que vous me donniez votre avis. Elle vient d'être terminée.

Et, le prenant par la main, elle l'entraîna à travers un petit salon et ouvrit la porte de sa chambre à coucher.

En y entrant, André eut une impression char-

mante. Le jour arrivait par quatre hautes fenêtres qui se touchaient presque, mais la trop grande lumière était tamisée au moyen de grands stores plissés en satinette rose pâle. Les rideaux étaient bleu de ciel et rose thé. Les murs, peints d'un ton gris ambré, avaient de très légers filets d'or. Au milieu trônait le lit auquel on avait donné la forme arrondie et gracieuse d'une conque marine aux reflets nacrés. Il était couvert d'un grand voile de satin perle brodé de fleurs. Une belle draperie s'élevait au-dessus, comme un dais aux larges plis, et de ce fouillis de soie, de peluche, de dentelles, dont les nuances tendres se fondaient délicieusement, sortait un amour en or mat, souriant, qui soulevait avec sa torche un gros pli du rideau. La conque marine s'enfonçait dans l'obscurité de ce rideau profond et donnait à ce coin intime un mystère qui avait quelque chose de troublant. Les meubles étaient Louis XVI, peu nombreux mais tous exquis, et ils reposaient leurs fins pieds blancs sur un tapis bleu très épais, tout uni. A l'extrémité, près de la cheminée, une grande peau d'ours blanc était jetée sur une sorte de lit de repos.

— Qu'en dites-vous? dit madame Brodaska en se rapprochant d'André!

— Le paradis est digne de la déesse et, malgré moi, en regardant ce beau coquillage, j'évoque l'image de la Vénus blonde qui y repose toutes les nuits.

— Vous êtes poète, André.

C'était la première fois qu'elle l'appelait ainsi. Elle avait dit cela lentement, d'un ton pénétrant, l'air étrange.

En même temps elle s'approchait de lui, sans baisser les yeux, avec ce sourire qui relevait le coin de ses lèvres et dessinait une fossette dans ses joues satinées.

André ressentit un trouble profond. Elle était droite devant lui. Il lui prit la taille entre ses deux mains et resta un instant ainsi, la regardant fixement, avec une hésitation qui le paralysait.

Mais il avait besoin de tendresse, d'amour. Il était jeune, passionné, et tout ce qui fait la joie des autres hommes, le travail d'abord, puis la froideur de Mercédès, l'en avaient laissé ignorant. Il voulait aimer, vivre enfin, avoir sa part de bonheur en ce monde.

Il lui murmura à l'oreille quelques paroles ardentes.

— Tout ce que vous voudrez, répondit-elle toujours souriante, mais très calme et très douce, sans émotion apparente.

Il poussa une sorte de râle étouffé et la serra follement entre ses bras en aspirant sa bouche rose comme un fruit parfumé...

## XII

Pendant quinze jours André fut vraiment heureux, ou, du moins, il crut l'être, ce qui revient à peu près au même.

Madame Brodska était bien la plus charmante maîtresse qu'on pût rêver. Toujours gaie, toujours douce, toujours complaisante, pleine d'attentions et de tendresses raffinées. C'était un bonheur très pur et très calme, un beau ciel sans nuages, un lac bleu sans rides. Cela le reposait, celui lui faisait du bien après ces longues épreuves qui lui avaient brûlé le sang et meurtri les nerfs.

Madame Brodska était très fière de l'admiration et de l'amour d'un artiste déjà célèbre. Elle éprouvait aussi ce plaisir bien féminin de retenir près d'elle, dans ses bras, un homme qui appartenait à une autre femme.

Elle n'avait d'autre volonté que celle d'André. Elle se laissait peindre par lui tant qu'il voulait et

comme il voulait. Il fit plusieurs études d'après elle et, un jour, en regardant une de ces études où les chairs blondes resplendissaient dans un rayon de soleil, il se rappela la petite ébauche d'Étretat et la ressemblance que madame de Coromera avait trouvée entre cette peinture et madame Brodska.

Il sourit à cette idée et comme la Polonaise lui demandait la raison de ce sourire, il lui répéta le mot de madame de Coromera.

— Je la reconnais bien là, dit-elle en riant.

Puis, redevenant un peu sérieuse :

— D'après quelle femme aviez-vous fait cette étude? demanda-t-elle.

— D'après un modèle... une pauvre fille qui est morte maintenant. Seriez-vous jalouse?

— Moi! ma foi, non! répliqua-t-elle avec insouciance. Je n'aime pas à me faire de la peine.

Le premier moment de passion et d'ivresse passé, André put réfléchir à la situation dans laquelle il venait d'être si inopinément jeté.

Il réfléchissait. Cela était un symptôme. Il n'avait pas réfléchi lorsqu'il avait aimé Mercédès ni lorsqu'il avait donné toute son âme à cette poétique vision de Maria Nardi.

Mais avec madame Brodska on ne planait pas sur ces hauteurs et on pouvait rester maître de soi lorsque l'effervescence de l'amour sensuel s'était un peu calmé.

Certes, André n'avait jamais trouvé auprès d'au-

cune femme des joies aussi vives. Mais jamais non plus, la crise terminée, il n'avait senti un vide aussi grand.

Cet amour ne brûlait que la surface et sa flamme ne pénétrait pas dans les intimités du cœur. Le véritable amour est une souffrance. C'est pour cela sans doute que notre langue se sert du même mot pour exprimer la tendresse et la douleur. De toute deux on dit : c'est une *affection*.

Or, ce sentiment un peu poignant de crainte, de peine, de tristesse, qui accompagne toujours une passion vive, André ne le ressentait nullement. La facilité d'un pareil amour nuisait à sa ténacité.

C'était comme une belle fleur, au parfum excitant, que l'on respire pendant quelque temps avec plaisir, mais qui se fane lentement entre les doigts sans qu'on s'en aperçoive.

Cette liaison amenait insensiblement André à descendre la pente que la tendresse de Maria Nardi aurait pu lui faire remonter d'un si vigoureux coup d'aile.

L'amour de cette jolie blonde ne s'adressait qu'aux sens, et dès que les sens étaient repus, il ne restait plus rien.

Et parfois, lorsqu'il rentrait chez lui après ces journées qui lui avaient semblé divines, lorsqu'il retrouvait Mercédès toujours froide, silencieuse et recueillie, il mesurait la distance qui séparait un tel bonheur de celui qu'il avait rêvé.

Néanmoins il voulait tâcher de s'endormir dans ces joies factices ; il voulait oublier ses souffrances auprès de la jolie créature qui s'était offerte à lui avec une grâce si séduisante.

Mais un événement inattendu le réveilla.

Depuis quelques jours, il faisait à Paris un affreux temps de boue et de neige.

Un matin, en venant chez madame Brodska pour lui rapporter une petite étude qu'il avait fait encadrer, — une Léda facilement reconnaissable — il fut surpris de voir dans l'appartement un certain désordre.

— Mon cher, sans vous en douter, vous venez me faire vos adieux. Je pars pour Nice.

Elle dit cela de sa voix douce et tranquille, en tendant à sa femme de chambre un trousseau de clefs.

— Quand partez-vous ? dit André qui la regardait avec une sorte de stupeur.

— Mais dans deux heures, je crois. Vous permettez, n'est-ce pas ? je suis un peu pressée. J'ai décidé mon voyage cette nuit en revenant de l'Opéra et en voyant la neige tomber.

Puis, se rapprochant de lui.

— Quel dommage que je ne puisse pas vous emmener ! dit-elle tout bas.

— Vous reviendrez bientôt ?

— Je n'en sais rien. Cela dépendra du soleil. J'ai horreur de la boue.

Elle était agitée, elle coupait les phrases qu'elle adressait à André d'observations faites à sa femme de chambre. Elle craignait d'oublier quelque chose.

L'entretien était si pénible qu'André ne put supporter cette situation. Il était blessé, irrité de ce brusque départ, de cette preuve de souveraine indifférence.

Il prit son chapeau pour se retirer.

— Vous partez? dit-elle... Excusez-moi, n'est-ce pas? Je ne sais où donner de la tête... Clara, allez donc voir si Jules s'est occupé d'un homme pour porter les bagages.

La femme de chambre s'étant éloignée, elle sauta au cou d'André.

— Tu ne m'oublieras pas surtout! dit-elle en lui donnant un baiser. Attends, j'ai des commissions à te donner. Tu iras chez l'encadreur, tu lui diras de garder mon portrait jusqu'à ce que je lui écrive où il devra l'envoyer. Je ne sais pas trop où je serai après Nice. Tu verras aussi madame Duval, ma couturière. Tu lui recommanderas bien de mettre une poche de côté au petit corsage qu'elle me fait, une poche là, tu sais, comme aux paletots d'homme. Tu me feras envoyer de chez Maquet du papier à lettres et des enveloppes à mon chiffre : il a le modèle. C'est pour t'écrire, mon chéri. Voyons, est-ce tout? Je crois que oui... Allons? adieu, travaille bien et ne m'oublie pas trop.

Elle lui donna encore un baiser, qu'André ne lui rendit pas.

Cinq minutes après il se trouvait dans la rue. Et alors il se posa de nouveau cette question :

— Où aller?

Sa situation morale pouvait être comparée à celle de ces malheureux sans domicile que l'on voit errer d'un bout à l'autre de Paris, qui vont se chauffer dans les endroits publics, dînent sur un banc et couchent où ils peuvent. Sa maison lui faisait horreur; il éprouvait pour son atelier une aversion profonde depuis que l'inspiration en avait été bannie.

Ceux qui avaient voulu rompre les liens qui l'unissaient à Mercédès et reprendre la femme après avoir chassé le mari, ceux-là avaient bien réussi. La dangereuse infiltration faisait crouler l'édifice.

En marchant toujours droit devant lui, il arriva au parc Monceau. Il s'assit sur un banc, dans un endroit désert, et il essaya de rassembler ses idées.

Ce fut alors que le vide affreux de sa vie lui apparut dans toute son horreur. La fuite de madame Brodska en éclairait la profondeur comme d'un coup de lumière.

Il comprit le néant de ces liaisons factices qu'un caprice de femme vient briser. Il se dit qu'à l'avenir sa vie serait faite de tronçons semblables

et que jamais ces morceaux d'amour ne pourraient constituer un bonheur réel.

S'il avait eu la nature légère et insouciantes des autres hommes, il aurait vite pris son parti d'une semblable situation. Mais c'était une âme d'une noblesse et d'une délicatesse particulières. Il portait toujours au cœur la blessure que lui avait faite Mercédès et cette plaie ne devait jamais se guérir. Il ne pouvait se consoler de cette trahison. S'il eût rencontré une grande affection, un de ces admirables dévouements féminins qui viennent tout à coup relever le courage et infusent dans les veines une vie nouvelle, il aurait peut-être été sauvé.

Il avait une nature trop élevée pour se contenter d'amours de rencontre. Il aurait voulu s'attacher, souder sa vie à une autre existence, avoir un bonheur intime, une famille, un foyer rayonnant où son inspiration eût pu se développer à l'aise.

Mais un tel dévouement, rare à toutes les époques, devient presque introuvable dans notre monde positif et mesquin. Et puis, il était las de chercher. Pour une Maria Nardi que de madame Brodka il trouverait sans doute!..

Et encore, si Maria Nardi avait vécu!.. Et un sourire de doute vint effleurer ses lèvres lorsqu'il pensa aux tentations qui naissent sous le pas des comédiennes, à la vie de dissipation qui peu à peu les entraîne.

Il ne voulait plus de ces amours faciles qui ont l'éclat et la fragilité d'une bulle de savon. Et alors il se prit à se demander quelle était madame Brodska.

Était-elle veuve, mariée ou fille? Était-ce une aventurière ou une femme distinguée! Venait-elle du ciel ou du ruisseau? Il l'ignorait. Madame de Coromera s'était sans doute liée avec elle dans l'intimité peu scrupuleuse d'une ville d'eau et elle n'avait jamais su elle-même les origines ni les antécédents de son amie.

Et voilà la femme à laquelle il s'était donné dans un moment de trouble! Voilà à quelle humiliation le réduisait l'abandon de Mercédès!

Alors sa pensée se reporta encore une fois sur cette créature étrange qui le faisait si durement souffrir. Comment sortir de la situation inextricable où il s'était laissé entraîner par un mouvement de passion et de générosité?

Il ne pouvait cependant pas la quitter après moins d'un an de mariage, donner ainsi un démenti aux sentiments qu'il avait si hautement affichés, l'abandonner dans une situation difficile et précaire.

A part Campredon, qui était un autre lui-même et quelques personnes au regard clairvoyant, on ne soupçonnait pas ce qui se passait chez lui. Mercédès était très considérée, honorée comme une personne d'une grande piété, d'une vie parfaite.

S'il provoquait un éclat, tous les torts seraient mis de son côté, et le monde — ce monde absurde et superficiel qui juge sur les apparences et ne lit pas au fond des cœurs, — le mettrait au ban de l'opinion.

La séparation lui semblait donc impossible. Il eut l'idée de demander conseil à Campredon. Mais, depuis la mort de Maria Nardi, Maurice lui témoignait une froideur qui l'affligeait profondément et il n'osa pas aller se confier à lui.

Il rentra donc chez lui. Il trouva Mercédès, et le dénouement qu'il cherchait lui fut brusquement offert.

### XIII

Mercédès était habillée, le chapeau sur la tête. Elle l'attendait ainsi depuis trois heures.

Quand il entra il la regarda fixement, et comme elle était assise près d'une fenêtre et que le jour donnait sur elle, il vit qu'elle avait les yeux rouges de larmes.

Après un instant de silence, elle dit avec effort :

— Je vous attendais. Je n'ai pas voulu partir sans vous dire adieu...

— Partir?...

— Sans vous dire que je vous pardonne, ajouta-t-elle la gorge serrée par une sorte de contraction nerveuse qui l'empêchait de parler.

— Je ne comprends pas, dit André.

— Vous avez une nouvelle maîtresse; je l'ai appris hier... Je ne peux plus supporter la vie que vous m'imposez. Dieu me punit sévèrement, mais j'ai mérité ce châtement. Quand on n'est pas fait

pour suivre le même chemin il vaut mieux se séparer.

Elle se leva :

— Où allez-vous? dit André.

— Je vais où je devrais être depuis dix mois. Je vais dans ce pieux asile dont vous m'avez arrachée. Je rentre au couvent.

André inclina froidement la tête sans répondre.

Cette indifférence parut émouvoir Mercédès. Elle le regarda un instant avec trouble. Elle prévoyait un cri de désespoir d'André. Elle l'avait vu jusqu'alors si faible et si généreux, elle avait toujours repris si facilement son empire sur lui qu'elle ne pouvait le croire aussi détaché d'elle.

Mais il fallait se rendre à l'évidence. Il n'y avait plus rien entre eux. André, qui l'avait tant adorée, la haïssait et sa présence lui était odieuse.

— Vous n'avez rien à me dire? fit-elle en le voyant froid et immobile devant elle.

— Rien.

— Ah!... Rien? reprit-elle encore.

— Non.

Il y eut entre eux un pénible silence.

— Adieu alors.

Par un mouvement nerveux elle lui tendit la main. Il ne bougea pas.

— Je vous pardonne, dit-elle encore en se dirigeant lentement vers la porte.

— Et moi, je ne vous pardonnerai jamais! s'écria

André avec un accent qui avait quelque chose de farouche.

Il tomba sur une chaise, mit sa tête entre ses deux mains, et enfonça ses poignets dans ses yeux pour refouler ses larmes.

Sur le seuil de la porte Mercédès hésita.

Elle le regarda un instant encore, espérant peut-être un mot, un geste qui l'aurait rappelée.

Mais André restait toujours silencieux, immobile dans sa pose désespérée.

Elle laissa retomber la portière et disparut.

André attendit quelques minutes; puis, tout à coup, comme s'il se fût réveillé en sursaut, il courut à la grande fenêtre de l'atelier et regarda dans la rue.

Mercédès passait sur le trottoir, en face, avec une démarche rapide et saccadée, raide comme une vieille fille dans ses vêtements noirs étriqués.

Elle tourna le coin de la rue. Tout était fini.

## XIV

Le soir même, vers six heures, André traversait le boulevard. En longeant le café des Variétés, il aperçut Désiré Landry. C'était l'heure où le bohème « se recueillait ». Il y avait peu de consommateurs devant le café. Landry était étendu, appuyé sur deux chaises, la jambe posée sur une troisième et il buvait son absinthe, l'œil vague, le chapeau en arrière, la figure marbrée de taches qui paraissaient verdâtres. Devant lui, sur la table, quatre ou cinq soucoupes vides faisaient pyramide.

André le regarda un instant avec une attention curieuse. Un sourire forcé relevait les lèvres pâles de Landry. Il avait l'air bêtement heureux. André s'approcha. Il s'assit à une table près de lui; le bohème ne bougea pas. André se fit servir une absinthe, puis une autre et lorsqu'il s'aperçut que l'ivresse lui envahissait le cerveau, il se posa

comme Landry, bien confortablement étendu. Il sentit alors des picotements dans son crâne, surtout par derrière; une sorte de musique endiablée martelait sa tête. Après un instant de surexcitation cérébrale, il tomba peu à peu dans une hébétéude qui n'était pas sans volupté et qui lui ôtait la faculté de penser et d'agir.

Qui sait? ce misérable Landry avait peut-être trouvé la vraie formule du bonheur : l'oubli.

Le lendemain il revint à la même heure, puis ce fut une habitude de tous les jours. Il fut fidèle au rendez-vous que lui donnait l'ivrogne, enchanté d'une pareille recrue.

André avait bien besoin d'oublier. Outre les souffrances morales qui le torturaient, il avait maintenant d'absurdes tourments matériels.

Il ne travaillait plus depuis longtemps et la misère était à sa porte. Madame Brodska ne lui avait absolument rien envoyé pour son portrait, estimant sans doute qu'elle l'avait suffisamment payé d'une autre façon.

Il vendit ses meubles, ses objets d'art, ses esquisses et loua un atelier très modeste aux Baignolles. Mais il n'avait toujours pas le cœur au travail. Il restait à rêver pendant des journées entières, ayant toujours devant les yeux l'image de sa vie brisée.

Il n'avait pas de nouvelles de Mercédès. Il essayait de chasser son souvenir et de ne plus

penser à elle. Il aurait voulu se rattacher à autre chose, donner un autre but à sa vie. Mais il ne voyait autour de lui que le vide. Et alors il buvait.

Madame Brodska revint au bout de dix mois. Elle lui écrivit. Il n'alla pas la voir. A quoi bon? Il ne voulait pas d'un attachement que la pluie ou la neige pouvaient rompre de nouveau.

Elle lui envoya douze bouteilles de koroff. Il invita Landry à les boire et ils passèrent quinze jours dans une ivresse à peu près complète. C'était autant de pris sur son pitoyable avenir.

Maurice Campredon essaya de l'arracher à ces habitudes qui devaient le tuer à bref délai. Il lui prodigua sa généreuse amitié. Il fit appel à ses nobles sentiments; il voulut stimuler son ambition, lui prouver qu'il était encore bien jeune et que la vie lui réservait un avenir meilleur.

André le remercia doucement mais ne voulut pas l'écouter. Il s'en alla à l'autre bout de Paris et cacha son adresse à tous ses anciens amis.

Il traîna encore pendant un an environ cette malheureuse existence. Son intelligence s'affaïssait tous les jours; il ne touchait plus ses pinceaux. Il commençait à avoir la lèvre pendante et le regard vide de Désiré Landry.

Tout à coup il disparut et personne ne sut ce qu'il était devenu.

On prétendit qu'il avait été mourir à l'hôpital. D'autres affirmèrent qu'il était parti pour Saint-

Pétersbourg et qu'une grande dame russe, qu'il y avait connue autrefois s'était chargée de guérir son mal physique et moral.

Enfin, un de ses anciens camarades, Alfred Puget, ayant été faire l'an dernier une partie de campagne à Suresnes avec quelques amis et plusieurs femmes, aperçut grimpé sur une échelle un homme aux cheveux grisonnants, courbé, tremblant de tous ses membres, qui peignait péniblement une enseigne de restaurateur. Il crut reconnaître André Vigneras dans ce malheureux. Mais il ne put pas dire d'une manière positive si c'était lui, bien que le pauvre diable eût paru tressaillir en entendant prononcer ce nom.

M. de Coromera est aujourd'hui un des plus fermes soutiens de la religion et de la légitimité. Mercédès édifie le couvent des Dames de la Miséricorde par sa piété et ses mérites. A la suite de la dispersion de son ordre, le Père Vérat a pris le costume séculier et, encouragé par un premier succès, il continue, avec un zèle admirable, à gagner des âmes à Dieu.

